

M É M O I R E S

DU MARÉCHAL MARMONT

D U C D E R A G U S E

À

M É M O I R E S

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

DE 1792 A 1841

IMPRIMÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

DE L'AUTEUR.

VII

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION (W. SCHMIDT).

À

À

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE

LIVRE VINGT ET UNIÈME

1814 — 1815

SOMMAIRE. — Le gouvernement provisoire qui précéda la Restauration. — Le prince de Talleyrand. — L'abbé Louis. — Beurnonville. — Dupont. — Dessole. — L'abbé de Montesquiou. — Jaucourt. — On veut détruire les restes de l'armée. — Démarches avec Ney et Macdonald. — On m'introduit au conseil. — Débats violents. — Excuses de l'abbé Louis. — Cocarde tricolore. — Fausseté de Talleyrand. — Conversation avec l'empereur Alexandre. — Intrigues de Talleyrand. — Fautes du Sénat. — Entrée de Monsieur. — Enthousiasme populaire. — Ce qu'il signifiait. — Napoléon part de Fontainebleau. — Il est obligé de se déguiser. — Situation des Bourbons. — Traité monstrueux signé par Monsieur. — Arrivée de Louis XVIII à Calais. — Délégués pour le recevoir. — Réponse étrange qu'il nous fit. — Impression personnelle que me firent les Bourbons. — Louis XVIII. — Madame la duchesse d'Angoulême. — Les émigrés s'emparent de toutes les charges. — M. de Blacas. — Son portrait. — Le roi à Compiègne. — Paroles de Bernadotte. — Sa conversation avec Monsieur. — Cause précipitée du départ de Bernadotte. — Anecdote. — Ma franchise avec le roi. — Anecdote sur Louis XVIII. — Déclaration de Saint Ouen. — Dissertation sur l'opportunité de la Charte. — Bengnot. — Anecdote. — Entrée du roi à Paris. — Maladresse vis-à-vis la vieille garde. — Idées fausses du roi. — Maison-Rouge. — Organisation des gardes du corps. — Triste mécontentement des officiers de l'armée. — Avancement donné aux émigrés. — Louis XVIII. — Son portrait. — Anecdote sur son

orgueil bourbonien. — Ses habitudes intimes. — Sa vie de famille. — Sa vie aux Tuileries. — Anecdote sur ce prince. — Séance royale du 4 juin. — Faute à l'égard de Masséna. — Les ducs d'Angoulême et de Berry. — Commencement de mes chagrins. — Malheurs domestiques. — Châtillon. — Séjour qu'y fit Monsieur. — Anecdote. — Gouverneurs militaires. — Conduite de Soult dans l'Ouest. — Anecdote sur lui. — Mauvaises mesures à l'égard de la garde impériale. — J'en exprime mon opinion. — Mesure impolitique sur le changement des numéros des régiments. — Mécontentement général. Conspiration contre le roi. — Soult remplace Dupont. — Insurrection des frères Lallemand. — Commencement du parti d'Orléans. — Le prétendu complot de l'île d'Elbe. — L'Empereur débarque le 1. mars. — Sa marche. — Mon opinion. — Ma conversation avec le roi. — Ney envoyé pour combattre Napoléon. — Séance royale. — Conduite de Soult. — Arrivée de l'Empereur à Auxerre. — Louis XVIII ordonne son départ de Paris. — Faute exorbitante. — Départ du roi. — Opinion des provinces que nous traversions. — Conduite des généraux. — Arrivée à Gand. — Conseils de M. de Blacas. — Le roi nomme un conseil de ministres. — Décision du congrès de Vienne. — Dissertation sur la conduite de Napoléon à cette époque. — Anecdote sur Napoléon et Decrès. — Séjour à Gand auprès du roi Louis XVIII. — Anecdote sur M. de Blacas. — Échec du duc d'Angoulême dans le Midi. — Conduite de Grouchy. — Je quitte le roi, et je vais aux eaux d'Aix-la-Chapelle. — Je visite une batterie d'artillerie anglaise. — Singulière rencontre. — Anecdote. — Commencement de la guerre. — Bataille de Fleurus et de Ligny. — Déroute des Prussiens. — Mes sensations d'alors. — Je rejoins le roi. — Discussion sur la campagne de Waterloo. — Blucher arrive devant Paris. — Il passe la Seine sous les yeux de Davoust. — Capitulation de Paris. — Rapprochement. — Le roi arrive à Saint-Denis. — Fouché entre au ministère sous la protection de Monsieur. — Anecdote sur le roi. — Dernières illusions de Napoléon. — Anecdotes diverses sur lui.

On a vu par quel enchaînement de circonstances je me suis trouvé lié d'une manière toute particulière à la Restauration. Je cherchai d'abord à rendre utile pour le pays l'influence que les circonstances et ma position pouvaient me donner; mais je ne découvris pas, dans les premiers dépositaires du pouvoir, un seul sentiment conforme à mes espérances. Le malheur de la Restauration a été d'être faite par des gens uniquement animés par des intérêts personnels et dépourvus de sentiments généreux et patriotiques. Si elle eût été dirigée par des hommes de quelque vertu, elle pouvait et devait faire le bonheur de la France. En jetant les yeux sur ceux qui se trouvèrent à la tête des affaires, à l'exception de trois

individus, MM. Dessole, Jaucourt et l'abbé de Montesquiou, on ne voit que corruption.

Donner des détails sur M. de Talleyrand serait superflu: tout le monde le connaît. Il n'est ni un méchant homme ni un homme aussi capable qu'on s'est plu à le représenter. Réunissant en lui tout ce que les temps anciens et nouveaux peuvent offrir d'exemples de corruption, il a dépassé à cet égard les limites connues avant lui. Homme habile sur un terrain donné, et pour une chose déterminée, par exemple pour une négociation, sa capacité ne va pas au-delà. Possédant tout juste la nature d'esprit et de caractère qui rend propre à ce genre d'affaires, il est dénué, comme chef de gouvernement, des premiers éléments indispensables à ces hautes fonctions. On ne peut se passer d'un certain degré de force pour suivre un système, et il n'a pas même celle de le concevoir. Il n'a ni fixé dans les principes ni constance dans la volonté. Instrument utile dans les mains d'un gouvernement établi, il ne sera jamais un principe d'action. — Que dire de l'abbé Louis, ce brutal personnage, ce financier philosophe? Que dire encore de Dalberg, homme avide, infidèle au pays qui lui a donné naissance, comme à celui qui l'a adopté, qui ne répugnait à aucune espèce de combinaisons du moment où elle pouvait l'enrichir? L'amour de l'argent était la seule passion de de son cœur. Parlerai-je de Beurnonville, ce militaire de parade, hâbleur de profession, et dépourvu de toute capacité? Quant à Dupont, c'était un homme d'esprit. Pendant quelque temps, il fut un objet d'espérance pour l'armée; mais il était flétri par une capitulation dont l'objet, disait-on, avait été de sauver les fruits de son pillage et de ses dévastations.

J'arrive maintenant aux trois personnages que j'ai nommé d'abord, et que je regarde comme estimables. Le plus capable des trois était Dessole, un des généraux de l'armée, homme d'esprit, très-fin, mais malheureusement d'un caractère faible, sans élévation, trop préoccupé de ce qui concernait sa personne, et, par suite, hors d'état d'exercer une grande influence. L'abbé de Montesquiou était un homme d'un esprit piquant, mais bizarre, capri-

cieux, irritable comme un enfant. Il était livré à la fois à des principes tout opposés; car il y avait en même temps chez lui du grand seigneur féodal et du doctrinaire. Enfin, Jaucourt, également doctrinaire, était plus remarquable par ses bonnes intentions que par son esprit et son caractère.

Ce gouvernement provisoire, s'il eût eu tant soit peu le sentiment de ses devoirs envers la France, aurait dû s'occuper à conserver les troupes qui l'avaient reconnu. C'était le noyau d'une armée nationale qui aurait donné le moyen de combattre les étrangers, s'ils avaient voulu abuser de leurs avantages. J'avais compris ainsi sa position et sa marche; mais, quant à lui, il l'entendit tout autrement. Ses agents intervinrent pour achever la destruction de ces faibles débris de troupes dont j'ai fait le tableau. La désertion prit bientôt le développement le plus rapide; j'en fus alarmé, et j'en parlai à mes camarades, les maréchaux Ney et Macdonald. Nous étions d'accord de conserver et d'augmenter ce qui existait, au lieu de le laisser disperser. Je demandai, en mon nom et en celui des deux maréchaux que je viens de citer, à M. de Talleyrand, une conférence avec le gouvernement provisoire, pour parler de cette question. M. de Talleyrand ne s'en souciait nullement. Ses vues étaient tout autres que les nôtres. Une sorte de pudeur seule l'y fit consentir. On nous assigna un jour et une heure. Nous fûmes exacts. On nous fit d'abord attendre sous divers prétextes. Le temps s'écoulait, et, la patience échappant à mes collègues, ils s'en furent. Plus tenace qu'eux, et y mettant plus d'intérêt, je restai. Enfin, de guerre lasse, à onze heures du soir, on se réunit, et on forma une espèce de conseil, où se trouvaient plusieurs individus dont je voyais les figures pour la première fois.

Je fis l'exposé de l'état des choses, et je cherchai à faire sentir la nécessité de prendre des mesures pour conserver le peu de forces françaises existantes encore. Un homme habillé de noir, de mauvaise figure, que je ne connaissais pas, me dit: „Monsieur le maréchal, nous manquons d'argent pour payer les troupes; ainsi nous avons plus de soldats qu'il ne nous en faut. — Monsieur,

lui répondis-je, ce qui prouve qu'au lieu d'en avoir trop nous n'en avons pas assez, c'est que l'ennemi est entré dans la capitale. Je conçois qu'en temps de paix on règle la force des troupes sur les revenus; mais, en ce moment, il n'est pas question de système; il s'agit de conserver les débris que nous avons encore.“

Mon interlocuteur m'interrompit avec humeur et me dit: „Je vous répète, monsieur le maréchal, que nous avons trop de troupes, puisque nous n'avons pas d'argent, et d'ailleurs qu'elles nous sont fort inutiles; au surplus, M. le ministre de la guerre nous rendra compte de l'état des choses et nous proposera ce qu'il convient de faire.“

Tout homme, à ma place, aurait été irrité d'une réponse si impolie et si inconvenante; mais on jugera l'impression qu'elle me fit quand je vis percer l'idée de se mettre, sans garantie, à la disposition des étrangers.

Quand on réfléchira que, venant de passer tant d'années au milieu des troupes, avec cette autorité du quartier général que rien ne balance et ne contrarie, accoutumé à des expressions de respect, je devais au moins en obtenir de déférence. Je m'indignai, et je lui dis: „Qui êtes-vous donc, monsieur, pour me tenir un tel langage? Vous voulez détruire le peu de forces qui nous restent! Vous avez apparemment le goût de recevoir des coups de knout des Russes; mais, ni moi ni aucun de mes amis, nous ne partageons ce singulier caprice. Vous parlez du ministre de la guerre: eh mais, depuis six ans il est éloigné de l'armée; il ignore entièrement en quoi elle consiste et ce qui s'y passe. Au surplus, les sentiments que vous montrez sont ceux d'un mauvais Français. La manière dont vous les exprimez me blesse et m'offense; et, si vous continuez sur le même ton, je vous ferai sauter par la fenêtre: c'est toute la réponse que vous méritez.“

On juge l'impression que fit sur les auditeurs présents cette sortie, trop vive sans doute, mais en vérité bien justifiée, et dont je n'ai jamais eu la force de me repentir. Cet homme noir, si grossier, était l'abbé Louis,